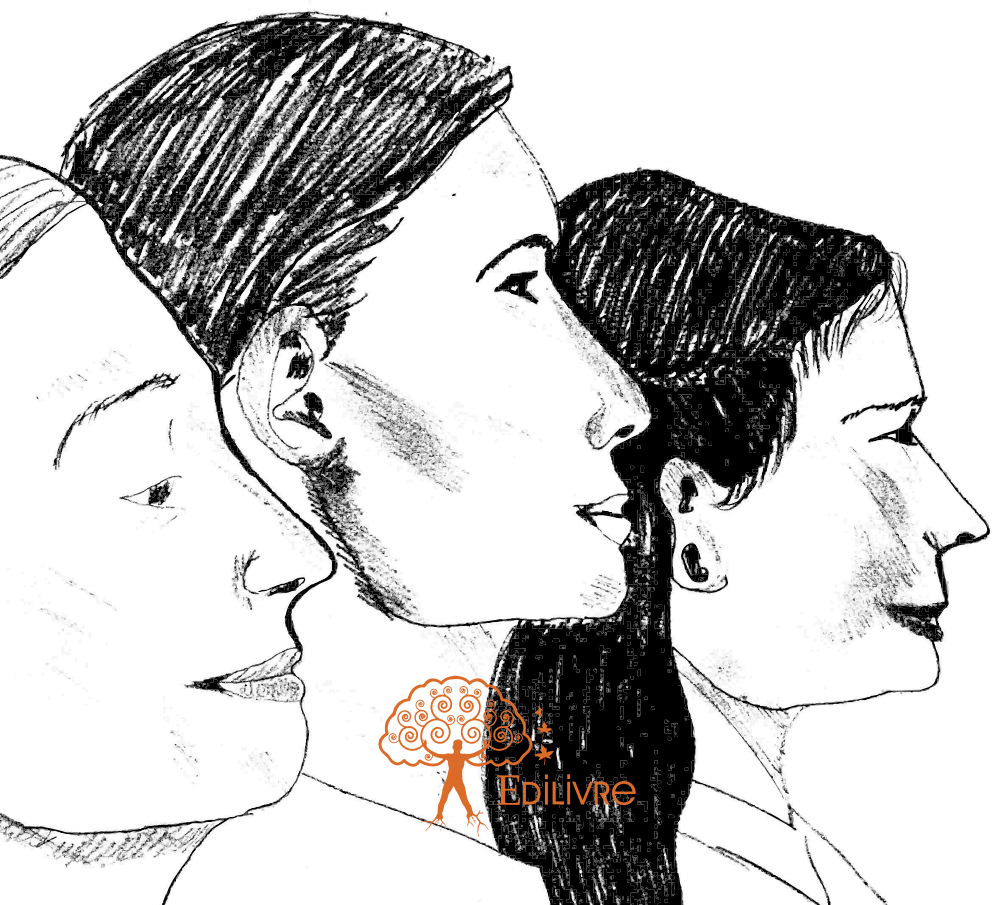


Michèle Rosenzweig

Déclinaison de femmes



Du même auteur :

Le pain et la faim *suivi de Les jours que l'on brode* – poèmes –

1990 – Editions de l'Encrier (épuisé)

Eclosions – poèmes

2000 – Editions la Maison de la Bible

Les leçons de choses – méditations poétiques

2007 – Editions la Société des Ecrivains (épuisé)

L'atelier de l'artisan – proses poétiques

2009 – Editions Edilivre.com

Ces gens ordinaires – nouvelles

2010 – Editions Edilivre.com

Camisoles de l'Espoir – poèmes en histoire

2011 – Editions la Patte de Chat

Down Under – roman

2011 – Editions Edilivre.com

Margo la pocharde – roman /livre d'art

2013 – Editions Edilivre.com

Vous pouvez retrouver l'auteur
et ses créations sur internet :
www.rosemitch.artblog.fr

Il en est de certains moments comme de certains portraits photographiques, ils semblent révéler plus sur nous-mêmes que des années de comportement bien structuré.

C'est de ces insignifiantes blessures qu'ils occasionnent dont j'ai voulu parler.

L'objet de ce livre est de raconter des moments quotidiens révélateurs de six femmes, dans un ordre chronologique déclinant, allant du commencement de la féminité vers la vieillesse. C'est une variation sur le thème de l'attente et de la remise en question, chaque femme devant respectivement faire face à la déception, la révolte, la jalousie, l'habitude, l'ethnicité profonde, la vieillesse. C'est pourquoi elles sont toutes au « foyer » pour des raisons diverses (trop jeunes pour la vie active, en attente de s'y remettre, en vacances, ou à la retraite), le foyer étant le lieu où brûle la flamme, où s'auto consomment toutes les grandes décisions, les grandes actions, mais où il est salutaire de faire halte.

C'est aussi une profonde interrogation sur la féminité.

Ce tout premier livre qui date de 1985 m'a semblé digne d'être encore édité, malgré les refus qu'il a essuyés naguère n'étant pas dans la ligne féministe du moment. Après l'ensevelissement millénaire et la révolte puis le diktat féministes, entre un féminisme facile et de bon aloi ou celui, anti-mâle, des plus entières et un antiféminisme grossier et primaire, j'ai voulu être une femme authentique et je revendique encore ces écrits de jeunesse au goût doux-amer.

Dessins à la plume de l'auteur.

MR

1985-2011

Le tutu

J'avais dix ans, peut-être douze.

Dix ans et ce jour-là était le plus important de la vie. Quand on a dix ans. Peut-être douze.

Je venais de passer chez les grandes.

*
* *

A dix ans, vouloir grandir est une défense, c'est échapper enfin au modelage imposé par les grands, c'est peut-être l'espoir d'une liberté, la fin d'une dépendance. Grande illusion d'ailleurs, car je m'aperçois qu'à être parmi les grands, on n'échappe pas forcément à leur domination. Je fais pour ainsi dire toujours partie de ces « petits » trompés qui ne peuvent plus faire marche arrière et pour qui le monde des « grands » n'est que détresses, angoisses, méfiances, sordides petites satisfactions, dérisoires tentatives de se hisser encore plus haut. Même grands, les adultes

courent encore (ou font-ils tous semblant ?) vers le pouvoir de dominer encore leurs semblables avec le cynisme en plus et la spontanéité en moins. Où sont les débordements de l'enfance, l'instinctive sagesse ou folie des cœurs qui ne calculent pas, les grandes et vraies tristesses qui sèchent si vite au moindre vent et au soleil le plus tiède ?

Cœurs ratatinés, amours minuscules, vies étriquées de convenances, minables élans à ras de terre de réalisme. Les voilà, les « petits » devenus grands, enfin si réussis de grandeur qu'ils en ont oublié la brillance des promesses de l'enfance.

La brillance pour la grande petite fille que j'étais, c'était la danse : ses étoiles, ses projecteurs, ses paillettes, ses aériennes sensations de donner l'éclat de la musique à un corps métamorphosé et habité.

Timide de nature, il avait fallu me forcer un peu la main : je me souviens de ma mère me conduisant pour la première fois, par la dite main, au cours de danse classique de mon quartier, dirigé de baguette de maître par Mme Lespare, ex-danseuse classique. La baguette existait au sens propre, et rappelait son inflexibilité aux mollets trop flasques, aux ventres trop en avant, aux fesses trop en arrière, aux pieds en dedans qui font les filles de dix ans. Et qui font aussi de cet âge l'« âge ingrat », selon les critères de beauté des adultes réservés aux futures femmes qu'ils y voient.

Mme Lespare était une femme sévère. Ses cheveux décolorés, tirés vers l'arrière jusqu'à en tendre le peau du visage, son buste droit comme une planche, son nez fin, long et pincé, son menton aigu tendu vers le plafond comme s'il cherchait à monter sur pointes, tout en elle était étiré, jusqu'à sa démarche en danseuse, talons en dedans et pointes vers l'extérieur, sur laquelle se mouvait l'équilibre savant de ce corps retenu, comprimé et contrôlé par les exercices. Mme Lespare avait la voix cinglante de sa baguette, ponctuant les huit temps à haute voix sur fond pianistique pour entrechats quatre, grands battements et attitudes. Je revois le piano avec ses mélodies aigrettes comme l'odeur de sueur et de poussière des salles de danse, bien que je n'en revoie pas la pianiste entièrement écrasée par l'ombre imposante de son instrument et l'autorité de métronome de Mme Lespare.

J'en conviens, sans doute, rien de plus horripilant que cette cohorte désordonnée de petites filles essayant de se hisser sur demi-pointes, jusqu'à l'accomplissement suprême de la féminité et de la grâce, ce cliché communément répandu dans la tête des gens : LA DANSEUSE ...Mes yeux d'aujourd'hui revoient aisément la petite de dix ans, là, peinant sur la barre, s'écartelant les jambes, s'étirant le buste avec la meilleure volonté du monde, dans son petit justaucorps noir avec un volant, s'il vous plaît... Et la petite fille aimait ça. Danser, c'était magique, on

s'imaginer voler, être belle et s'élancer vers la lune enfin décrochable.

J'aimais la musique. Et tout mon corps l'aimait. La musique appelle la danse ; et assister à un concert me paraît encore un plaisir incongru tellement j'y sens la musique blessée, s'adressant à un public d'infirmités et d'invalides, n'osant fermer les yeux pour les ouvrir sur l'imaginaire, car les chaises sont trop dures et les voisins en smoking.

*
* * *

J'avais dix ans, peut-être douze. Et ce jour-là, je venais de passer chez les grandes.

Ce jour-là était crucial comme une initiation. J'avais été sélectionnée pour un spectacle dans lequel les trois meilleures danseuses du cours exécuteraient un trio. Je n'étais que la troisième, mais j'y étais. Assidûment, j'assistais à toutes les répétitions. Ma mère, pour l'occasion avait fait les frais d'un tutu, un vrai tutu de danseuse avec sa collerette de volants raides et fournis en tulle blanc autour des hanches. Quinze francs. Un tutu d'occasion, déniché à mon intention par Mme Lespare, mais un tutu. Je me souviens l'avoir ramené l'avant-veille à la maison, amoureusement serré contre moi, enroulé dans un sac plastique transparent (car il pleuvait) à travers lequel je contemplais les volants. Puis de l'avoir enfilé une

fois et de m'être trouvée belle devant la glace de l'armoire en esquissant quelques pas. Puis, de l'avoir revu accroché piteusement sur un cintre au dessus de la baignoire, en ayant vaguement conscience de quelque chose de changé.

Le surlendemain, j'arrivais au vestiaire deux heures avant le spectacle selon les consignes de Mme Lespare, fière de montrer ses élèves au grand public du quartier. Je m'habillai consciencieusement : collants, chaussons, tutu, léger maquillage des yeux, je serrais aussi mes cheveux comme une vraie danseuse. Tout pour de vrai ! Toute ma famille viendrait, même mon frère, lui qui se fichait de moi parce que je marchais les pieds vers l'extérieur, comme une vraie danseuse (l'imbécile disait « en canard »).

C'est alors que Mme Lespare entra. En me voyant, elle se mit à blêmir, sa raideur habituelle fut saisie d'un haut le corps et d'un durcissement soudain. Sa voix contenue de colère accompagna la baguette désignant les volants de mon costume.

– « Mais qu'est ce que c'est que « ça » ? Qu'as-tu fait à ton tutu ? »

– « Rien, dis-je timidement, ma maman l'a lavé. »

Elle se mit à crier, la colère se répercuta jusqu'au bout de sa baguette qui soulevait nerveusement le tulle blanc. Les volants du tutu, dont je revoyais l'amidon couler goutte à goutte dans la baignoire, tombaient aussi lamentablement que la peau épluchée

d'une banane. La fierté tomba aussi, et fit place à la honte et à la peur du ridicule : je ne passerais pas inaperçue, je ne dansais même pas au milieu des deux autres danseuses dont les tulles se pavanaient à côté de moi, raides d'orgueil et d'amidon. Je pleurai. Une maman occupée à habiller un petite, prit en pitié mes hoquets et mes larmes, et calma une Mme Lespare furieuse dont le spectacle était une garantie du sérieux de ses cours (ah, la vanité des étoiles déchues !) tout en essayant de me rassurer :

– « Attends, on va y mettre de la laque pour cheveux, ça ira mieux, tu verras. »

Reniflement plein d'espoir.

– « Ne pleure pas, tu seras toute rouge pour danser... »

Mme Lespare sortit au comble de l'exaspération, me laissant plantée dans mes pleurs que la brave dame essayait de figer à la laque en même temps que les volants. Toute la bombe dut y passer. Et c'est avec l'odeur écœurante de la laque pour cheveux, les yeux rougis, le rimmel mal raccommodé que je montai pour la première fois sur les planches. Moi qui voulais danser pour de vrai, avec toute ma passion, je sentais mes pieds obéir bêtement à l'apprentissage des pas, l'un entraînant l'autre, et mes yeux fixes se poser sur un lointain public de chaises sans regards.